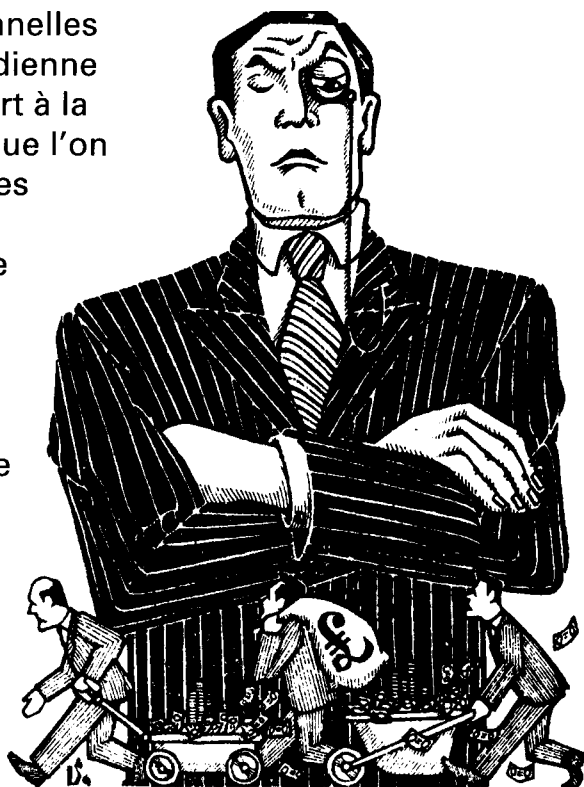


# Vers un capitalisme virtuel ?

PAR JEAN-PIERRE DURAND

Le développement des technologies informationnelles multiplie les objets virtuels dans notre vie quotidienne dans l'entreprise et hors de celle-ci. Notre rapport à la réalité s'en trouve profondément modifié sans que l'on s'en rende compte. En séparant arbitrairement les pratiques de l'entreprise de l'évolution de nos représentations en général, nous interrogeons le social : que deviennent les attributs du capitalisme, tels que le profit ? Comment espérer tirer des bénéfices dans des situations économiques et commerciales aussi instables que celles qui prédominent aujourd'hui ? Plus généralement, le capitalisme existe-t-il toujours ? Quels rapports entretiennent l'information et la marchandise traditionnelle ? Comment l'explosion de l'informationnel, les médias, la publicité transforment notre rapport au monde en modifiant la perception que l'on en a ? Dans quelle société vit-on ? Comment différencier le virtuel de l'illusion ?



## De l'incertitude à la virtualité des gains

Le virtuel domine aujourd'hui le fonctionnement de l'entreprise et l'atteint en plein cœur. Hier, sur un marché stable, l'entrepreneur maîtrisait la demande et connaissait bien la concurrence. Aujourd'hui, les sources de l'incertitude sont doubles et se renforcent mutuellement: les concurrents peuvent faire varier à tout moment et très rapidement leur offre, stimulant ainsi la versatilité de la demande. D'où la nécessité, pour l'entreprise de se doter d'une *flexibilité dynamique*<sup>(1)</sup> (par opposition à la flexibilité statique, celle d'hier, qui reposait sur une bonne connaissance d'un marché différencié mais stable et conduisait à la constitution de stocks). La flexibilité dynamique a pour principe premier l'irréductibilité de l'incertitude et a pour objectif un délai de réaction

très court de l'entreprise pour maintenir ou gagner des parts de marché.

Cette nouvelle logique mène directement à l'invalidation des anciens critères de gestion de l'entreprise fondés sur la certitude des marchés. On passe ainsi d'une rationalité absolue (basée sur des critères rigoureux et rigides installés dans le temps), à une rationalité limitée<sup>(2)</sup>. Ce qui signifie tout simplement que la rentabilité des investissements n'est plus assurée comme ce fut le cas durant les Trente Glorieuses.

Ce phénomène se manifeste dans deux directions :

- un gain de réaction au marché ne peut plus être évalué en terme de bénéfices comptables: on sait qu'il existe, mais on ne peut en calculer les avantages financiers. Ce ne serait même pas très utile puisqu'en situation d'incertitude, ni les conditions socio-techniques de création de gain de réaction

au marché, ni le contexte d'établissement des règles comptables ne se reproduisent ;

- toute connaissance améliorée de l'environnement instable reste elle-même incertaine. Les meilleurs outils de prospective peuvent faire reculer l'incertitude, mais ne la suppriment pas. Plus encore, dans cette situation d'incertitude, tout système prospectiviste demande aux hommes de faire des choix (et on en revient à la notion de choix satisfaisant - ou de rationalité limitée - au lieu du choix optimal) ou a lui-même objectivé des choix qui ont été faits consciemment ou non par ses concepteurs. Dans tous les cas, il y aurait grande illusion à prendre pour certaines des propositions issues de tels systèmes. Il est urgent d'apprendre à survivre dans l'incertitude.

En résumé, insistons donc sur le caractère de plus en plus virtuel des pro-

fits à retirer d'un investissement. Il apparaît impossible d'évaluer avant l'investissement les gains que l'on retirera de celui-ci. Non seulement il s'agit de plus en plus de gains virtuels, mais toute installation ou tout équipement n'a plus de valeur intrinsèque, mais uniquement une valeur potentielle. Ce degré de virtualité des gains jamais atteint à ce jour (sauf en période de crise aiguë ou de guerre) est une raison de plus pour pousser les capitaux à désertir l'espace de production au bénéfice des seuls espaces financiers: les cycles y sont beaucoup plus courts que dans l'industrie. Ainsi, les cours boursiers ont retrouvé leur niveau moins d'un an après le krach de 1987, tandis que dans l'industrie la durée d'un cycle s'étale entre 3 et 7 ans au minimum. On parvient ainsi au paradoxe suivant: l'informatisation qui accroît l'aléatoire dans la production rejette les capitaux dans l'espace financier dont la fragilité et l'instabilité ne cessent de croître; au-

trement dit l'outil informatique, qui devait accroître la rentabilité du capital industriel, par ses effets pervers, contribue à la déstabilisation du système dans ses ressorts les plus profonds.

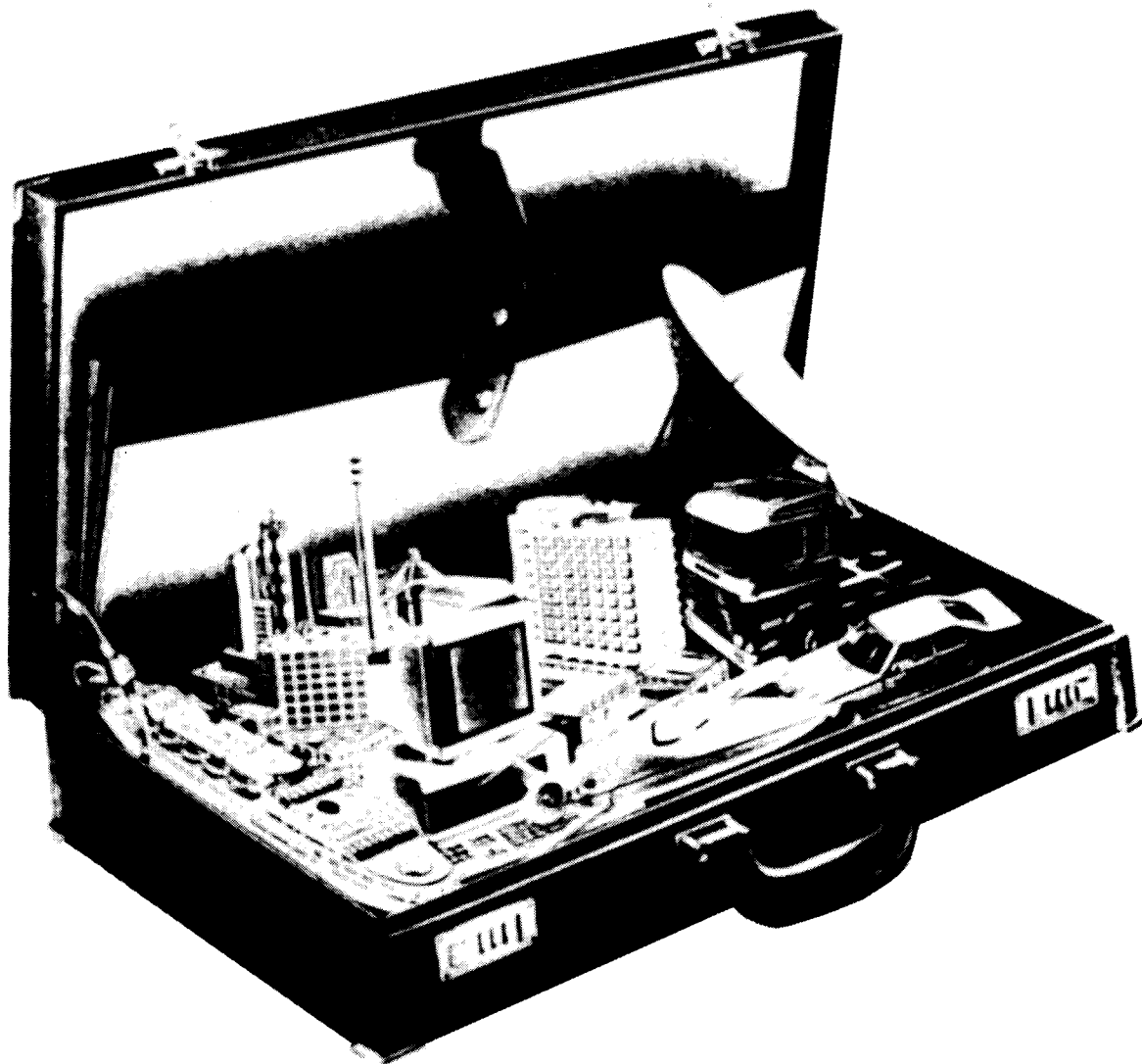
### Une entreprise guimauve

Dans l'espace de production proprement dit, l'incertitude régnant dans son environnement, contraint à la recherche de la réduction drastique du temps de réponse au marché. Cette réduction va avoir des effets considérables dans l'entreprise: par exemple la qualité ne peut plus être gérée de la même façon. Finie la redondance des procédures de reprises manuelles: tout doit être de bonne qualité immédiatement. Cela nécessite la maîtrise certaine et immédiate des procédés de fabrication. En rationalité limitée, la cohérence d'un système de production n'est plus nécessairement le bon moyen

d'atteindre les objectifs. Au contraire, il faut apprendre à "décliner localement les solutions globales" (P. Llerena). Le décroisement est nécessaire. Il faut apprendre à vivre sans cohérence, dans le désordre, dans les conflits.

C'est la fin de l'entreprise telle que nous la connaissons encore, structurée avec une bonne indication de ses bornes et de ses limites. Nous tendons vers une entreprise molle, une entreprise-guimauve, changeant de forme et se modifiant sous la contrainte qui, de plus en plus englobe en un ensemble productif temporaire (l'entreprise étendue) des fournisseurs, des sous-traitants, uniquement constituée pour fabriquer un produit, se faisant et se défaisant au gré des marchés.

Il s'ensuit nécessairement une révolution dans la gestion des hommes: et c'est parce qu'elle n'a pas eu lieu que les entreprises françaises, britanniques, américaines sont en si mauvaise posture.



## *"Pour une nouvelle approche de l'économie"*

Dans l'industrie ou les services, les apports de R-D, de la formation, du marketing, les démarches de qualité totale, les choix organisationnels, ou les communications internes et externes pèsent beaucoup plus lourd sur la réussite ou l'échec que la production elle-même. La réflexion sur l'investissement intellectuel a montré comment la matière grise s'inscrit de plus en plus dans la matière, comment l'acte de production n'est plus qu'un segment limité d'un système global requérant, en amont et en aval, un dispositif complexe de mobilisation de l'intelligence transportée sous forme de programme dans les automatismes. La production s'intellectualise, l'argent circule de façon de plus en plus immatérielle (réseaux bancaires, carte à puce...), la parole se synthétise. Une couche d'abstraction faite d'information, de formation, de codes et de signes s'interpose entre l'homme et son travail.

La seule ressource véritablement rare n'est plus la matière mais l'intelligence et le temps ; temps nécessaire à la fourniture de produits et de services attendus par la clientèle. En effet, la réduction maximale des "temps morts" dans l'engagement des hommes et des machines afin de viser une production en temps réelle est l'objectif affiché. L'importance du facteur temps (facteur d'évolution) pose le problème de l'accélération des relations sociales et celle de la compréhension de l'instant (passage d'un temps long à un temps court). Cette importance induit aussi une nouvelle gestion du temps dont la frontière entre le travail et le hors travail est moins facile à tracer.

Flexibilisation et intégration requièrent une main d'œuvre très différente de celle du modèle taylorien qui séparait radicalement la conception de l'exécution, elle-même parcellisée en une multitude de tâches. Les divisions traditionnelles en métiers et la rigide nomenclature des classifications perdent toute pertinence. Cependant, la dématérialisation de la technique, sa flexibilisation et son intégration a pour conséquence l'émergence d'une société duale exacerbée : d'un côté les "performants" travaillant à plein temps, avec des revenus élevés, et suffisant à eux seuls à assurer le volume de la production nécessaire ; de l'autre, un nombre croissant, de chômeurs, d'exclus, naviguant entre les petits boulots et les

secours publics. Le système marchand entre dans une contradiction majeure : alors que la "marchandisation" gagne tous les secteurs de l'existence individuelle, en particulier celui du temps libre, la "salarisation" recule, entraînant une contraction de la demande de produits ou de services plus nombreux. C'est pourquoi, nous pensons que ces profondes mutations s'accompagnent d'une dissociation du couple emploi-revenu ou d'une dissociation du couple revenu-durée du travail. Derrière la crise de l'emploi apparaît essentiellement la crise du lien entre travail, emploi et revenu. Ce qui est en jeu à présent est la recomposition des temps sociaux, la redéfinition entre le travail et l'activité, entre le revenu et le salaire. Les comportements et les pratiques d'acteurs aujourd'hui montrent la richesse de l'expérimentation de nouvelles formes d'initiatives économiques. En effet, vouloir défricher les voies d'une économie recentrée sur l'être humain et sa place dans la société, c'est nécessairement remettre en question des systèmes de pensée (économismes, utilitarismes, ...) dont nous constatons à présent les effets pervers. Ces réflexions appellent à leur tour un réexamen des modes de régulation économique et l'exigence de prendre en compte une plus grande diversité des modes de relation et d'échange.

Des économistes ou des sociologues comme André Gorz, Jacques Robin, Philippe Zarifian, Benjamin Coriat, Christian Palloix, Hubert Landier, s'ils préconisent des solutions différentes, sont tous d'accord sur le point suivant : la rupture technique actuelle offre l'occasion de contester la "prétention totalitaire" de l'économie, de remettre l'économie à sa "juste place" : au service de l'homme, de critiquer la raison économique. Tous rejettent le travail productif qui a tendance à diminuer, en prônant une activité tournée autour de la formation, de l'épanouissement de soi, de la solidarité et de l'autonomie. Il y a là à notre sens matière à ouvrir un formidable chantier de réflexion collective, interdisciplinaire afin de façonner ou de penser une nouvelle approche de l'économie.

**Christine Afriat**

Centre de Prospective et d'Évaluation  
Ministère de la Recherche

Les faux-semblants du management participatif sont insuffisants à conjurer la rigidité fonctionnelle de nos entreprises. L'héritage socio-organisationnel est plus puissant que les nécessités du marché et la flexibilité dynamique se heurte à une multiplicité d'obstacles.

En particulier la répartition des pouvoirs, l'accroissement de l'autonomie et du pouvoir décisionnel de tous les salariés requis par la flexibilité dynamique ne constituent-ils pas à terme une porte ouverte à la remise en cause des

objectifs et des modalités de la production ? Ceci constitue la question de fond posée aujourd'hui au syndicalisme : peut-on utiliser les nécessités sociales d'une nouvelle donne de l'organisation du travail et de l'entreprise pour faire aboutir les revendications de réduction du temps de travail, de nouveau partage des gains de productivité, etc. ? On pourrait lire dans cette question un nouveau paradoxe – ou une nouvelle contradiction – du capitalisme selon lequel l'informatisation créerait, à travers les nécessités de

sa mise en oeuvre, les bases sociales d'une contestation de l'ordre social. Ce serait omettre, que l'entreprise devient de plus en plus virtuelle et que de ce fait elle ne possède plus de Direction immédiatement visible, ou que celle-ci se dissout dans l'éther des accords du partenariat.

On en a déjà quelques exemples dans la sous-traitance automobile, ou dans la maintenance des installations (dans la chimie, dans la mécanique, etc.). Ainsi le paradoxe est ailleurs : entre la puissance d'un système qui perdure et

le caractère de plus en plus virtuel de ses constituants de base.

## Le virtuel, marchandise de rêve du capitalisme...

Si les grandes transformations de l'entreprise sont encore à faire, celles de la société civile vont bon train. Et quoique tout le monde condamne le déterminisme technique ou son grand frère le déterminisme économique, chacun finit par accepter l'idée d'un changement social que nous vivrions aujourd'hui... consécutivement à l'avènement des technologies de l'information et de la communication! Autrement dit, quid d'un système social producteur de toutes les virtualités nées de la technique informatique et surtout quid du rapport entre sa réalité et les images qu'il en construit.

Pourtant, si les formes sociales, les rapports sociaux, changent, avec plus de sociabilité et un développement sans précédent des activités informationnelles, la nature du système social persiste : on peut l'habiller comme on veut, le capitalisme est toujours là.

A la marchandise traditionnelle et tangible s'est ajoutée une nouvelle marchandise, plus volatile : l'information. Pour certains essayistes il ne s'agit pas d'une marchandise à proprement parler puisque celui qui la vend continue à la posséder. Grave erreur : la spécificité de la marchandise information est d'être périssable et pratiquement obsolète quand elle vient d'être achetée, car une autre information, plus pertinente, lui succède immédiatement. Autrement dit, l'information est la marchandise rêvée pour le capitaliste, tant elle est éphémère. Et le capitaliste sera celui qui est propriétaire de la matrice de production de l'information comme l'est le propriétaire d'une usine de n'importe quels produits manufacturés. Enfin, l'information se trouve, comme toute autre marchandise, à la fois comme bien de consommation et comme bien de production (un logiciel de C.A.O. par exemple); sa seule spécificité

est de pouvoir être relativement facilement auto-produite dans les entreprises : mais n'en était-il pas ainsi au début de l'ère industrielle pour la plupart des machines avant la spécialisation qui a accompagné le développement du capitalisme?

La question sociale s'aborde aussi par un autre biais, celui du capital. La monnaie électronique est bien sûr virtuelle par rapport aux billets et pièces sonnantes et trébuchantes. Sachant que la monnaie est elle-même fiduciaire, c'est-à-dire fondée sur la confiance accordée à l'émetteur, on se représente bien le degré d'abstraction sur lequel reposent tous les grands échanges économiques! Rien d'étonnant alors que 1 500 milliards de dollars (l'équivalent de la dette du Tiers-monde) se soient évaporés en une semaine lors du dernier crash boursier. Quel est le rapport entre ce crash et le caractère virtuel de la monnaie? Certainement assez faible: 1929 a éclaté sans que n'existe l'informatique, car c'est dans la nature même du système boursier que de connaître des crises plus ou moins profondes. Si l'informatique a une quelconque responsabilité, elle réside peut-être dans l'absence, en 1987, de moyens d'alerte dans les systèmes experts des agents de change new-yorkais : leur emballement dans la panique (qui leur a fait vendre des valeurs alimentant par là la dégringolade des cours) n'a cessé qu'avec leur déconnexion. Mais la panique boursière est-elle le privilège des systèmes experts?

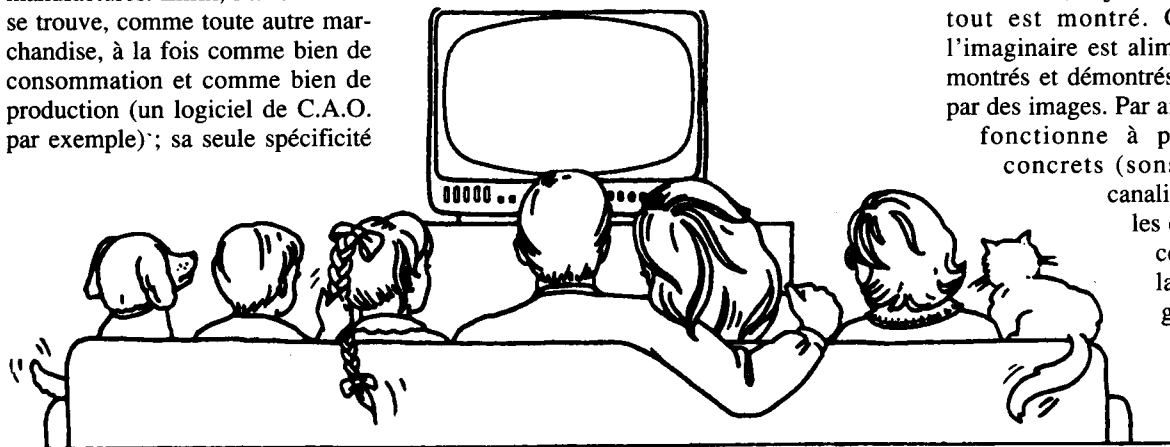
Si le système social s'est transformé sans changer de nature, interrogeons-nous sur les modifications intervenues ou en cours. Après la religion, la famille, puis l'école, c'est l'ensemble du système informationnel qui est devenu l'élément structurant des représentations, le producteur des idéologies. Il comprend non seulement l'informatique, les télécommunications, mais aussi le disque, la

presse écrite, la radio, le cinéma et bien sûr la télévision, les magnétoscopes et la publicité. L'explosion informationnelle multi-médias ou plutôt multi-supports a pour assise technique l'électronique, ce qui doit avoir quelque part un sens. Même le livre, ancestral et par nature marchandise tangible, est dominé par la logique de l'électronique : depuis les influences séquentielles du traitement de texte sur l'écriture jusqu'à son rythme accéléré de fabrication et à sa durée de plus en plus éphémère (un livre dure au maximum trois mois en librairie). Le livre deviendrait donc de plus en plus un objet virtuel. Non seulement, par l'électronique télévisuelle il apostrophe l'éventuel lecteur, mais ce dernier est de plus en plus rare, car les critiques et les "digests" se multipliant on peut aujourd'hui salonner sur un livre sans l'avoir lu. Le virtuel a atteint son comble: parler concrètement d'un objet inexistant (car non lu) comme s'il avait existé (c'est à dire lu).

## La canalisation de l'imaginaire

Les représentations induites par les anciens appareils idéologiques sont difficilement comparables à celles produites par le système informationnel global. Avançons toutefois quelques hypothèses pour l'analyse des secondes. L'informationnel semble tisser de nouveaux rapports sociaux plus proches de la sociabilité que de la concurrence ou des conflits, tout en masquant la nature profonde du système social : l'informationnel produirait ou au moins encouragerait ainsi un désir et une volonté d'hédonisme inconnus jusqu'alors, lisibles comme une généralisation de l'"American way of life", du privilège donné au présent immédiat en remplacement des mythes d'hier, (qu'ils soient ceux des religions ou celui du Grand Soir).

Ainsi, aujourd'hui tout est donné, tout est montré. C'est à dire que l'imaginaire est alimenté par des faits, montrés et démontrés, parce qu'illustrés par des images. Par ailleurs, l'imaginaire fonctionne à partir d'éléments concrets (sons, images) qui le canalisent à travers les codes du montage : ceci est patent dans la fiction cinématographique ou télévisuelle qui produit à peu près les mêmes effets sur des populations



différentes: rires, pleurs, angoisses, stress, etc. Tout se passe donc comme si l'imaginaire du spectateur s'appauvrisait en passant de la civilisation de l'oralité (cultures rurales), à celle de l'image télévisuelle.

L'explosion informationnelle ne laisse plus le temps, ni l'espace à l'errance libre de l'imaginaire. D'une part le code de l'image (ou du montage) de cinéma ou de télévision place des "garde-fous" pour canaliser l'imaginaire; il en est de même de la publicité qui est savamment construite pour conduire le spectateur d'une image innocente à l'acte d'achat. D'autre part cette croissance exponentielle des messages occupe chaque minute, chaque seconde de l'habitat des contrées dites développées et ne lui laisse pas le temps nécessaire pour réorganiser ses pensées, laisser libre-cours à son imagination.

## Big Brother, en chacun de nous

On assiste, à travers l'accaparement du temps libre par l'information octroyée, codifiée et normalisée, à une réduction des grandes interrogations personnelles: quel est le sens de la vie? le travail a-t-il un sens? peut-on construire une société différente et meilleure? Toutes ces interrogations d'ordre religieux ou relevant de l'engagement politique ont occupé les sociétés rurales, puis industrielles. Qu'en est-il aujourd'hui? Qui ose encore penser aujourd'hui de façon individuelle, autonome, à contre-courant d'un consensus bien établi? Big Brother n'a plus besoin de veiller, il est en chacun d'entre nous.

La diffusion générale des connaissances scientifiques, la hausse du niveau scolaire, n'ont pas entraîné un développement d'une capacité critique, d'une pensée autonome et de l'individualité. L'expression des besoins s'est limitée au confort matériel et au remplissage des temps libres (ou plutôt des temps morts par allusion au travail mort puisque dans les deux cas c'est le capital qui s'est substitué à la vie active).

## La représentation, plus forte que le réel

Pour les populations au capital culturel le plus faible, l'occupation des



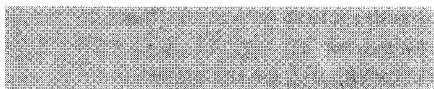
temps libres par la consommation informationnelle contribue donc à empêcher la constitution d'une réflexion autonome sur leur situation personnelle, d'une part en emplissant l'espace libre, d'autre part en construisant une représentation de la réalité qui ne fait pas allusion à leur vécu. Le monde réel représenté par les fictions ou les journaux (papier, radio, télévisuels) leur est étranger (les faits divers d'une part, la politique internationale ou le monde des dirigeants d'autre part) avec seulement quelques repères pour l'ancrage indispensable. Ce monde extérieur ne les implique pas. Par ce biais, les représentations deviennent plus vraies que le réel, lui-même transformé en monde virtuel: que connaît le spectateur de la réalité de l'Iran, de celle des Etats-Unis ou de l'Inde?

Le même mécanisme de substitution de la représentation à la réalité fonctionne pour des thèmes plus proches et tout aussi méconnus: les grands équilibres économiques, la contrainte extérieure, etc. Peu à peu, la représentation du quotidien s'impose comme plus forte que le monde vécu: le montré apparaît peu à peu comme le démontré grâce au pouvoir prégnant de la redondance. Ainsi, l'exploitation devient virtuelle tandis que la fatigue, l'ennui au travail, le chômage deviennent des nécessités

d'un système nécessaire. L'essence du système social n'est plus mise en cause, car sa logique s'impose comme naturelle et incontournable. Les explosions sociales ne s'attaquent plus au système, devenu totalement virtuel, mais à ses accoups, à ses dysfonctionnements (la vie chère en Corse, la sélection étudiante, la non-reconnaissance du rôle des infirmières, etc.).

Dans les couches sociales au capital culturel plus élevé, l'exploitation est tout aussi virtualisée. Les yuppies sont bien sûr les caricatures de ce phénomène. Dans les couches petites bourgeoises plus traditionnelles s'est également installée une course aux symboles et aux signes de puissance et de pouvoir qui les empêche de mener une réflexion autonome. Posséder plus, voyager toujours plus loin, passer des vacances toujours plus actives, emmagasiner la culture des autres, multiplier les "coups" (au travail, en bourse...) occupent l'essentiel du temps de travail comme du temps libre. Quant à savoir à quoi sert toute cette énergie dépensée, nul n'aurait l'idée de poser une question aussi incongrue.

Aucun système socio-économique n'a jamais été aussi puissant, aussi omniprésent par ses inégalités locales ou internationales, par ses produits toujours plus éphémères, inutiles ou dangereux pour l'espèce humaine. Aujourd'hui, à travers l'explosion informationnelle, sa réalité s'est mue en un objet virtuel, tandis que l'imaginaire des hommes s'est gonflé d'objectifs toujours plus chimériques: les "magasins du temps libre" ou la jet-mania. Tel est le nouveau paradoxe: que le développement des techniques informationnelles, à l'origine des objets virtuels n'enrichissent pas le travail de l'imaginaire, mais au contraire limite ses capacités créatrices.



1 J'emprunte la thèse de la flexibilité dynamique à l'exposé de H. A. Simon, fait à ECOSIP le 16 mars 1989, même si l'objectif de la démonstration était différent.

2 La remarque était déjà présente dans les travaux de H. A. Simon quand il proposait, en matière de procédure de décision, de passer des choix optimaux à des choix satisfaisants (Les Organisations, Dunod, 1974, p. 138).